

Chapitre II

L'ombre de SWORD

Le hall du terminal 1 de l'aéroport Marseille-Provence frémit du brouhaha familier des départs de fin de matinée. Le vibrato des valises à roulettes se mêle aux annonces des vols et au parfum de café torréfié du comptoir Paul. Le couple Masson et le professeur Bergeron avancent parmi la foule, leurs bagages à main à la traîne. Après une discussion plutôt vive dans la voiture, les relations se sont tendues. Antoine, à nouveau incrédule, est persuadé qu'il y a un biais passé inaperçu. Il n'en démord pas et regrette d'avoir sollicité le directeur de l'AFREM.

— Je ne peux pas vous croire, répète-t-il en consultant son téléphone. Rue de Tolbiac à quatorze heures... On va se faire jeter ! Dès qu'on aura atterri faudra pas perdre de temps.

— En principe, on a un chauffeur, répond sèchement Émeline. J'ai entendu que tu disais à ta secrétaire de s'en occuper.

— Oui, Mélanie m'a fait un texto de confirmation.

Émeline Masson reste silencieuse. La seule évocation du prénom de la secrétaire suffit à crispier sa mâchoire. Elle

revoit la scène par cette porte ouverte, les corps enlacés, le baiser passionné. La généticienne refoule ses pensées et se contente de regarder autour d'elle. Ses yeux glissent d'un visage à l'autre, comme si elle cherchait à déceler un signe menaçant, un regard trop insistant.

Sur la mezzanine du terminal, un homme vêtu d'une saharienne écru sur une chemise lilas, bonnet marin sur la tête, observe le trio à travers la rambarde vitrée. Ses lunettes de soleil reflètent les silhouettes mouvantes du hall. Il murmure dans le micro de son oreillette bluetooth.

— Benjamin, ils vont vers la zone d'enregistrement. Bagages cabine uniquement.

Une voix crépitante, métallique, répond dans l'oreillette.

— Je sais. Je suis dix mètres derrière eux. Paulo vient de me confirmer la réception du paiement. Son équipe prend position à Orly. Ils ont chouravé la bagnole de l'AFREM et mis le chauffeur au repos. Livraison prévue chez Max une demi-heure environ après l'atterrissage.

— Bien ! Dès que les colis sont chez Max, je fais régler le solde à Paulo. À toi de les gérer sur place. Attention, hein, ils sont fragiles. Surtout ne pas les abîmer.

— T'inquiète pas. On peut compter sur les gars de Paulo, même si le timing est serré.

Philippe hoche la tête puis descend tranquillement l'escalier roulant sans quitter des yeux la zone d'enregistrement.

Les trois généticiens franchissent le contrôle de sécurité. Les portiques bipent, les bacs s'enchaînent. Un agent de sûreté vérifie le contenu du sac d'ordinateur de Sébastien avant de le lui rendre. Le couple rejoint Antoine dans la file pour l'embarquement.

— J’ai l’impression qu’on nous regarde, chuchote Émeline à son mari.

— Qui nous regarde ? C’est ton imagination, Émi, souffle-t-il. On est fatigués, c’est tout. On s’est couché trop tard.

— Les films de plus de trois heures le dimanche soir : terminé ! On ne m’y reprendra plus.

— Pareil pour moi. Si on veut les voir, on enregistrera.

Émeline hoche la tête, sans pouvoir se défaire de ce sentiment diffus d’être épiée. Elle est sûre, par exemple, d’avoir croisé deux fois le même visage : ce type brun au gabarit sportif, baskets noires à rayures orange, jean, pull bordeaux, blouson en cuir. Il y a deux minutes il traînait encore à quelques mètres derrière eux. Mais bon, se rassure-t-elle, s’il prend le même vol c’est normal, finalement, qu’il soit dans cette file pour embarquer.

Le vol AF6011 décolle à l’heure. Les moteurs vrombissent, l’appareil s’arrache de la piste dans une poussée familière. Antoine Bergeron, placé contre le hublot, observe la côte méditerranéenne s’éloigner à mesure que l’A318 prend de l’altitude.

— Trois ans déjà, murmure Émeline, installée côté couloir. Si seulement je pouvais savoir comment ça va tourner...

— Tu le sauras bientôt, répond Sébastien assis sur le siège du milieu.

Il lui fait une bise sur le front, puis plonge dans sa tablette pour relire quelques notes techniques : les séquences d’ADN avec leurs mutations, les graphiques afférents, les commentaires. Profitant de la connexion WIFI sur leurs appareils, il parcourt ensuite les publications récentes qui

redessinent le modèle du système immunitaire, organe par organe, en esquissant un sourire. Sur ce point également, Émeline et lui avaient bel et bien raison avant tout le monde.

Une hôtesse passe dans l'allée, propose café et sandwiches. Le trio prend des sandwiches et des petites bouteilles d'eau. Le vol est calme. À peine la moitié des sièges est occupée. Émeline se tourne pour jeter un coup d'œil dans la cabine : l'homme à la veste en cuir est assis quatre rangées derrière eux, côté couloir. Il lit un magazine, dont il tourne les pages à intervalles réguliers, mécaniquement.

Au-dessus du strapontin de l'hôtesse, dans un coffre à l'écart de ceux des passagers, une petite valise grise à code a pris place parmi les accessoires du service de bord. À l'intérieur, dans un boîtier noir, un dispositif électronique émet un faible clignotement bleu. Un signal discret, indétectable pour les radars civils, vient d'être capté par un relais satellitaire au-dessus de la Méditerranée. Sur un écran, quelque part dans un bureau sans fenêtre, un point lumineux se déplace imperceptiblement du sud vers le nord.

Une voix féminine annonce :

— Confirmation de position. Comme prévu, les trois formations sont en vol pour Orly. Héron à bord, en protection.

Une autre, masculine cette fois, répond :

— Très bien. Renard également dans la cabine. Prochain épisode à Orly. Nous adapterons l'action en fonction des événements.

Le nom du dossier clignote sur l'écran : OPÉRATION *SWORD/LAFONTAINE*.

À bord, l'atmosphère se détend un peu. Antoine somnole, Sébastien griffonne sur un carnet, Émeline a fermé les yeux et tente de se relaxer. La détente est de courte durée.

Son portable vibre. Elle sursaute. Une notification *Messenger* s'affiche : « Bonjour Madame Masson, ne faites confiance à personne à votre arrivée. Pas même à ceux qui vous attendront à la sortie. Un ami. » Elle blêmit. Son regard croise celui de Sébastien, inquiet.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Regarde.

Il lit le message, fronce les sourcils.

— Pas d'affichage du numéro. Curieux, ça. C'est une mauvaise blague, souffle-t-il. Comment il a eu ton numéro, ce plaisantin ?

— Toi tu penses qu'il y a dans la nature un gros blagueur qui sait qu'on va atterrir à Orly. Chapeau !

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? répond-il en haussant les épaules, feignant l'indifférence.

Elle hésite à effacer le message. Le malaise s'installe. Et si quelqu'un de mal intentionné les attendait vraiment à Paris ? Tout cela dépasse le cadre scientifique et engendre une inquiétude difficile à gérer.

Sébastien, malgré son calme apparent, réfléchit en resserrant sa ceinture de sécurité. Il sent la fine cicatrice sur son abdomen tirer légèrement sous sa chemise.

L'Airbus A318 entame la descente vers Orly. Le train d'atterrissage sort dans un grondement sourd. Sébastien pose sa main sur celle de sa femme.

— Dans une demi-heure on sera à Tolbiac, Émi, tente-t-il de la rassurer.

Elle esquisse un sourire, mais son instinct lui dicte de rester méfiante.

Le vol AF 6011 se pose sur la piste de Paris-Orly à 13 heures 44. L'appareil roule jusqu'à l'emplacement qui lui a été désigné.

Antoine Bergeron déboucle la ceinture de sécurité.

— Bon, pas de retard, c'est déjà ça. On est dans le bon chrono pour le rendez-vous... au cours duquel David va m'éjecter avec perte et fracas et vous avec.

Émeline scrute le couloir. L'homme au blouson de cuir est là, en partie masqué par les passagers qui se lèvent pour récupérer leurs bagages dans les coffres. Quelque chose d'insolite vient accentuer son anxiété : elle est sûre d'avoir entendu un petit bip électronique, bref et sec, venu de l'avant, au-dessus du strapontin de l'hôtesse ; comme le déclenchement d'un appareil. Peut-être s'agit-il d'un son normal dans cet avion bourré d'électronique. En raison de son état de stress actuel, il ne faudrait pas qu'elle plonge dans la paranoïa.

Depuis quelques minutes, une Peugeot 508 noire aux vitres teintées stationne devant le hall des arrivées. Un homme en costume sombre, chemise bleu ciel et cravate bleu nuit, les accueille. Un badge AFREM en plastique rigide est épinglé à la poche poitrine de sa veste.

— Professeur Bergeron ? Madame et Monsieur Masson ? Bonjour ! Le directeur de l'AFREM m'a chargé de vous conduire au siège, rue de Tolbiac.

Antoine hoche la tête, rassuré.

— Parfait, nous vous suivons.

Émeline échange un regard avec Sébastien. Quelque chose cloche, sans qu'elle sache d'abord quoi. Puis le détail s'impose : le directeur de l'AFREM n'a pas, à sa connaissance, de chauffeur attitré auquel il donnerait des

instructions en personne. Non plus qu'une telle berline haut de gamme. Mais peut-être devient-elle vraiment paranoïaque.

Par l'effet d'un doute mal assumé, le couple monte tout de même dans la voiture à la suite d'Antoine, installé à l'avant. Les portières se verrouillent d'un *clic* sec. La 508 quitte la zone réservée. Elle s'engage sur la route périphérique d'Orly. Au loin, garée sur un parking de maintenance, une voiture démarre à son tour. Le passager saisit le micro.

— Les scientifiques sont montés dans une 508 noire. Le pilote de l'hélico confirme qu'il l'a en visuel et ne lâche plus la voiture.

La berline débouche sur l'A106. Derrière les vitres teintées, Paris se rapproche lentement sous un ciel maussade. L'hélicoptère bleu foncé, à la limite des nuages, passe inaperçu depuis les véhicules quatre-cents mètres plus bas.

Émeline regarde défiler les panneaux sans parvenir à se détendre. L'homme au badge AFREM conduit d'une main ferme, silencieux, concentré sur la route. À l'avant, Antoine consulte distraitemment son téléphone. À l'arrière, les Masson échangent un regard inquiet.

— Vous travaillez au siège ? demande Émeline d'un ton neutre.

— Non madame. C'est un service extérieur. J'interviens essentiellement pour des missions de transport sensibles, comme aujourd'hui.

Sa voix est posée, presque aimable, mais quelque chose sonne faux. Une trop grande maîtrise, peut-être. Émeline observe ses mains : larges, calleuses, avec des taches de dépigmentation. Des pattes de bûcheron, songe-t-elle.

Sébastien se penche légèrement.

— Vous êtes basé à Paris ?

— Non, l'entreprise est à Villejuif, à côté de l'Institut Gustave Roussy.

Antoine, confiant, lève les yeux.

— Ah, le Centre de Lutte Contre le Cancer ! Nous le connaissons bien.

Le chauffeur esquisse un sourire. Malgré tout, la tension a grimpé d'un cran. Émeline sent son cœur battre plus fort. Elle repense au message reçu dans l'avion. « Ne faites confiance à personne. »

Quelques kilomètres plus loin, deux voitures surgissent d'une bretelle et s'insèrent juste derrière la berline. L'homme au blouson de cuir est au volant de la première, une Mercedes gris foncé. Son passager indique du doigt l'itinéraire sur l'écran du GPS et parle dans le micro de son oreillette.

— Paulo à tout le monde : le couple est dans la voiture de Fred, devant moi. On les récupère comme prévu avant le tunnel, dans un kilomètre. Après, c'est cuit. Go !

Dans la 508, Sébastien a remarqué les voitures qui se sont rapprochées.

— Ces voitures derrière...

Émeline se tourne pour regarder en arrière. Elle hoche la tête.

— La première, je la reconnais. J'en suis sûre. Elle était à l'aéroport, garée près du salon VIP ; pas loin de celle de monsieur, dit-elle en direction du chauffeur.

Antoine se tourne, regarde par la lunette arrière.

— Probablement un convoi officiel.

Mais à peine a-t-il fini sa phrase que la voiture double brutalement, se rabat devant eux et freine sèchement. Le

chauffeur pile à son tour. La ceinture d'Émeline la plaque contre le siège. Derrière, la seconde voiture s'arrête à moins d'un mètre, feux de détresse allumés, interdisant toute manœuvre de dégagement.

— Qu'est-ce que... ? commence Antoine.

Le chauffeur coupe le contact et ne répond pas. Sébastien comprend instantanément.

— C'est un piège !

Il se jette sur la poignée, sans succès. Les portières sont verrouillées en mode sécurité enfants.

Le chauffeur sort un pistolet automatique de la console centrale.

— Du calme ! ordonne-t-il, en se tournant vers les passagers assis à l'arrière. Restez cool, s'il vous plaît. On change simplement de voiture.

Émeline sent la panique monter. Sébastien tente de raisonner l'homme :

— Vous n'avez aucune idée de ce que vous faites. Vous êtes en train de faire une énorme bêtise !

Le chauffeur le regarde, impassible.

— J'exécute les ordres. On vous attend dehors.

Au même moment un bruit sourd résonne dehors. Lui succède un claquement métallique et un sifflement. Un nuage blanc enveloppe le véhicule, suivi d'un second : gaz lacrymogène, accompagné d'un fumigène. Surpris, les conducteurs des deux voitures tampon manœuvrent et s'échappent avant qu'une herse soit jetée en travers de la chaussée. Une sirène retentit à faible distance. Le chauffeur remet le contact et s'apprête à démarrer au moment où la vitre de la portière du passager explose. Antoine Bergeron est éclaboussé de débris de verre. Un homme en combinaison

noire, casque intégral, surgit dans l'encadrement, arme pointée.

— Police ! Mains en évidence !

Le chauffeur tend son bras pour tirer. Une détonation assourdit l'habitacle, aussitôt envahit par l'odeur âcre de la poudre brûlée. La balle du policier touche l'individu à la base du cou. Le sang gicle par saccades. L'homme s'affaisse. Sa tête frappe le volant et maintient le klaxon enfoncé. La voiture fait un soubresaut, cale dans un crissement de pneus en s'empalant sur la herse. Les flashes bleus des gyrophares éclairent la scène par saccades désordonnées et la colorent d'une atmosphère dantesque.

Par l'effet de la déflagration, les oreilles des passagers sifflent. Le klaxon hurle. Émeline hurle aussi. Sébastien la serre contre lui. Le directeur de l'INREG est happé à l'extérieur par le tireur. La manche gauche de sa veste est imbibée de sang et la droite parsemée d'éclats de verre. Des hommes en treillis noir, armés de fusil mitrailleurs, encadrent la voiture. D'autres, sur la route, régulent le trafic. Le klaxon s'est arrêté. Les portières arrière s'ouvrent à leur tour.

— Sortez ! Vite !

Des individus encagoulés extirpent les deux généticiens du véhicule. Ils les plaquent contre une voiture noire surmontée d'un gyrophare bleu, leur mettent un tissu mouillé sur le nez et les entraînent vers un fourgon où ils rejoignent Antoine Bergeron. Celui-ci proteste, hébété.

— Mais enfin, que voulez-vous ? Qui êtes-vous ?

— DGSE, monsieur. Ces hommes voulaient vous enlever. Vous êtes en sécurité maintenant, répond une voix calme derrière une cagoule noire.

Cinq minutes plus tard, le nuage du fumigène et les vapeurs du gaz lacrymogène se sont volatilisés. Les voitures des assaillants ont disparu, fondues dans la circulation. Le chauffeur blessé, dans un état critique, est évacué en urgence. Plusieurs hommes en treillis noir et cagoule s'affaïrent autour de la berline. Ils récupèrent les bagages et les remettent à leurs propriétaires montés dans le fourgon. Un gradé en treillis noir rejoint le trio encore choqué. Il enlève sa cagoule.

— Capitaine Grégory Hammel de la Direction Générale de la Sécurité Extérieure. Nous vous conduirons jusqu'au Ministère de la Recherche. Le chauffeur qui devait vous prendre en charge vient d'être retrouvé ligoté et bâillonné dans un réduit technique de l'aérogare.

Le professeur Bergeron, tremblant, tente de comprendre.

— Mais... Qu'est-ce... Vous saviez qu'on était menacés ?

Le capitaine Hammel le fixe un instant.

— Monsieur Roubaud a prévenu le service de sécurité de son administration. Il a signalé que vous étiez chargés d'une mission qui touche à la sûreté de l'État et qu'une protection renforcée lui semblait nécessaire. La sécurité de l'AFREM a fait remonter aussitôt jusqu'à nous. Nos personnels ont été mis en place à l'aéroport de Marseille juste avant votre arrivée.

— C'est effarant, marmonne Sébastien.

— Inutile de vous dire que cela s'est fait au pas de course. Le service dispose toujours d'une équipe prête à intervenir dans les plus brefs délais. Pour organiser votre protection à partir d'Orly nous avons eu un peu plus de temps ; celui de la durée du vol.

— Je le savais, intervient Émeline. Le chauffeur qui nous a conduit depuis l'aéroport était vraiment louche.

— Nous ignorions ce qui allait se passer exactement, poursuit l'officier. Nous n'avions pas les informations nécessaires pour empêcher cette embuscade.

— À Marseille, ajoute la jeune femme, il m'a semblé qu'un homme nous épiait. Il était aussi dans l'avion.

— Notre agent sur place l'avait repéré. De même qu'un autre, en haut dans le hall, avec qui il communiquait.

— Une chose encore qui pourrait vous intéresser : j'ai reçu un mystérieux message à bord pour nous mettre en garde.

— Oui. Ça venait de nous, pour vous inciter à la prudence. Au début, nous ne savions pas exactement ce qui se préparait à votre arrivée à Orly. Pour votre information, un de nos agents a rejoint in extremis l'équipage de votre avion. Il pouvait intervenir si nécessaire.

— En tous cas, déclare Sébastien, toutes nos félicitations à vos hommes pour leur efficacité et leur discrétion.

— Je leur transmettrai. Ainsi qu'à notre effectif féminin. Il y a des femmes dans le groupe chargé de votre protection. D'ailleurs, Noémie, la conductrice du fourgon est l'une d'entre elles. Avant de vous laisser à Tolbiac elle va me déposer. Ça ne prendra pas longtemps. Nous manquons de véhicules, sourit-il d'un air désolé.

— Il faut prévenir monsieur Roubaud de notre retard, avertit Antoine Bergeron.

Le capitaine Hammel se tourne vers l'adjudant-chef Royer, monté avec eux dans le fourgon.

— Franck, vous avez eu le secrétariat de monsieur Roubaud pour l'informer de ce... contretemps ?

L'adjudant-chef répond par l'affirmative : il a prévenu le directeur de l'AFREM en personne.

Le fourgon déclenche son gyrophare et emprunte la voie rapide. Les trois scientifiques sont encore sous le choc. Émeline, abasourdie, est silencieuse. Comme Sébastien qui fixe le sol, incapable de remettre de l'ordre dans ses idées. Elles se bousculent dans leur tête. Pourquoi a-t-on voulu les kidnapper ? Cela a-t-il un rapport avec DCM-21 ? C'est très probable. Mais comment leurs kidnappeurs savaient-ils ? Émeline et Sébastien n'ont révélé l'affaire à Antoine que ce matin.

— Antoine, l'interpelle Émeline, tu as parlé de DCM-21 à quelqu'un avant de nous récupérer à la maison ?

— Hé, je ne suis pas niais ! C'est secret absolu.

— Comment ils ont fait pour savoir qu'on venait à Paris ?

Un long silence, puis :

— David ! s'exclame le professeur Bergeron.

— Oh, Antoine, ça va pas ! rétorque Sébastien. Tu vois le patron en train de manœuvrer pour nous faire enlever ? Après avoir demandé à la DGSE de nous protéger.

— C'est le seul à qui on en a parlé. Mais c'est vrai, reconnaît le professeur Bergeron, je ne le vois pas commander notre enlèvement.

Le directeur de l'INREG est dubitatif. Il comprend à son tour que le dossier DCM-21 dépasse la sphère scientifique. La découverte des Masson, est bel et bien une affaire d'État. Du coup, son scepticisme s'est complètement évaporé.

— Nous on veut juste sauver des vies, hoquète-t-il.

— C'est sans doute ce qui intéresse les criminels qui voulaient vous enlever, répond le capitaine Hammel, assis sur la banquette face à lui.

Après un nouvel intermède silencieux, le smartphone de l'officier émet une notification. Plusieurs informations s'affichent à l'écran. Il leur montre une photo. On y devine vaguement, derrière les reflets du verre fumé de la mezzanine, la silhouette d'un homme portant des lunettes de soleil et, semble-t-il, un bonnet de marin.

— C'est le gars qui dirigeait la manœuvre à l'aéroport de Marseille. À cause des reflets c'est inexploitable ! se désole Hammel.

Une deuxième image captée par une caméra de surveillance est de meilleure qualité. On y voit l'homme au blouson de cuir, debout dans la file de la salle d'embarquement.

— On le connaît celui-là, dit l'officier.

— Moi aussi ! énonce Émeline. C'est le bonhomme dont je vous ai parlé. Il nous suivait dans l'aéroport. Et après il était dans l'avion.

— J'ai sa fiche également : Benjamin Rousseau, né le 13 décembre 89 à Poitiers, fut employé d'une société de sécurité américaine qui a déposé le bilan il y a quatre ans. On le soupçonne de bosser dorénavant pour un mystérieux réseau appelé *SWORD*.

Dans le fourgon, le mot résonne, lourd, tranchant comme une lame.

— *SWORD* ? C'est quoi ? demande Émeline.

— Une organisation opaque, répond l'officier. Basée aux États-Unis, apparemment. Pas de cadre juridique, pas d'inscription au registre du commerce. Rien d'officiel. On ne sait même pas qui dirige la boutique. On ne dispose que

des suppositions à partir des ragots d'un informateur recalé à l'embauche. Donc ce n'est pas très fiable. D'après le délateur aigri, cette structure occulte, qui n'a pas voulu de ses services, s'intéresserait à tout ce qui peut bouleverser l'ordre mondial. Et plus particulièrement à la recherche dans le domaine de la génétique.

Antoine Bergeron, le directeur de l'INREG, blêmit.

— Votre découverte... c'est ce qui...

— Je ne connais pas la nature de votre découverte, coupe l'enquêteur. Mais ces gugusses vous connaissent et savent qu'elle existe cette découverte. Pour ma part, j'ai reçu des instructions strictes : monsieur et madame Masson seront désormais sous la protection de notre service.

— Et moi ? réagit le professeur Bergeron.

— D'après le général Guillaume, vous n'étiez pas visé par la tentative d'enlèvement. Il préfère vous épargner la présence de gardes du corps en permanence à vos côtés.

— Nous, on ne nous demande pas notre avis. C'est ça ?

— Ce n'est pas moi qui décide, répond le capitaine Grégory Hammel. Nous sommes arrivés, je dois vous laisser. Bonne journée à vous !

Émeline tourne un regard épuisé vers son mari.

— Tout est allé trop vite. On n'a plus le contrôle.

— Alors il faut le reprendre, répond-il simplement.

Elle hoche la tête, résolue malgré la peur. Trois agents en civil montent dans le fourgon dont le gyrophare scintille sous la pluie. Noémie démarre.

Le capitaine grimpe à l'étage pour rejoindre son bureau. Il enregistre rapidement son rapport en saisie vocale, imprime les deux feuillets et les range dans un dossier. Sur la couverture, il a griffonné trois mots : OPÉRATION

SWORD/LAFONTAINE. Il range le dossier dans un tiroir, éteint la lumière et quitte le bureau.

La lutte pour préserver le secret de l'immortalité a connu son premier épisode.